

La fiction voyageuse du réel

Le père de Gracile de Lucie Lambert

Pierre Barrette

Les cinémas nationaux face à la mondialisation
Numéro 121, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24972ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Barrette, P. (2005). Compte rendu de [La fiction voyageuse du réel / *Le père de Gracile* de Lucie Lambert]. *24 images*, (121), 57-57.

La fiction voyageuse du réel

par Pierre Barrette

Lucie Lambert nous avait habitués dans ses deux très beaux films (*Avant le jour, Paysage sous les paupières*) à un style documentaire très fortement marqué par la poésie des lieux, à une manière d'approcher le monde fondée sur l'amplitude et la justesse du regard, ce regard qui est une manière de voyager parmi les hommes et les paysages, tel un invité éminemment respectueux de ses hôtes. Le générique du *Père de Gracile*, son dernier film, porte pour sa part la mention *fiction documentaire*, et c'est bien de cela qu'il s'agit dans cette œuvre risquée qui se sert de la fiction pour plonger le documentaire plus profondément dans les régions de la mémoire, et faire entrer en résonance la réalité du monde avec la subjectivité d'une artiste, attachée plus que jamais à rendre compte de son enracinement dans le territoire, à écouter les gens, à faire parler hommes et choses en un long dialogue porté par la grâce.

L'histoire est celle de Gracile, petite fille de dix ans qui part à la recherche de son père, empruntant pour cela la route généralement réservée aux travailleurs des chantiers et aux Amérindiens. Son chemin sera marqué par la rencontre avec quelques-uns de ces hommes, qui lui livrent une partie de leur histoire, lui parlent de la forêt sans laquelle ils ne peuvent pas vivre, de la famille dont ils s'ennuient, de leurs rêves mais aussi de la mort, très présente tout au long du film. Ce road movie intime se décline sur le mode du mouvement et du chemin vers l'autre, de la lenteur et de la beauté, il mêle au thème fondamental de la quête de sens ceux, plus éclatés, de la pérennité des choses et du deuil. Car les hommes que rencontre Gracile à l'occasion de son périple initiatique sont tous à quelques égards des sortes de sages, des personnages comme revenus du monde et qui parlent simplement des choses les plus graves, notamment de la disparition d'un proche, avec une émotion non feinte qui confère à certaines scènes une rare qualité.

On pourra reprocher à Lucie Lambert de ne pas toujours bien arrimer les regis-



Se servir de la fiction pour plonger le documentaire plus profondément dans les régions de la mémoire.

tres documentaire et fictionnel, qui par moments semblent vouloir se juxtaposer plus qu'ils ne s'amalgament. L'histoire de Gracile, cette petite fille qui se fait l'émule de Jack Kerouac sur les grandes routes du Nord québécois, relève nettement de la fable – aspect du film largement corroboré par la voix hors champ, qui sert de sous-texte mythologique au film en racontant l'histoire de l'outarde éclairieuse – alors que les séquences proprement documentaires, notamment les conversations avec les hommes que rencontre la jeune héroïne, sont tournées avec le plus grand réalisme. C'est le risque qu'on encourt à mélanger des univers qui ont leur logique, leur texture propres et qu'un rapprochement aussi osé amène à s'affronter en même temps qu'ils s'éclairent l'un l'autre. La réalité des hommes peut paraître triviale lorsqu'elle est encadrée par tant de lyrisme formel, et bien improbable le périple de Gracile au moment où il perd les repères les plus nets que lui conférerait la fable.

Mais par delà cette faiblesse structurelle, la grande beauté du film se trouve dans l'habileté de la cinéaste à faire entendre le murmure du réel, à approcher les gens qu'elle interviewe de telle sorte qu'ils n'ont jamais

l'air d'être en représentation, plutôt en dialogue avec eux-mêmes, parole que la présence de la petite fille semble rendre possible du fait de sa candeur et de son sérieux tout à la fois, mélange improbable qui fait dire que le choix de la jeune actrice constitue une sorte de miracle. En ce sens, on doit souligner le travail exceptionnel comme toujours de Serge Giguère à la caméra (lui-même excellent documentariste) : peu de cameramen savent mieux que lui offrir aux paysages qu'il filme un tel surcroît d'âme, composer des images qui signifient sans prendre l'allure de cartes postales, se poster à proximité des gens l'air de dire « faites comme si je n'étais pas là », et de fait, dans ce film comme dans les autres de Lambert, les gens sont mieux que « naturels », il sont eux-mêmes sans plus. C'est la qualité rare de ce cinéma, héritier de l'œuvre de Perrault dont il sait renouveler les moyens d'expression sans le trahir, et auquel Lucie Lambert ajoute ici une contribution aussi modeste que lumineuse.

Québec, 2004. Ré. : Lucie Lambert, assistée par Nadine Beudet. Scé. : Lucie Lambert. Ph. : Serge Giguère. Mont. : Renée Roberge. Int. : Érika Desbiens, Marcel Réhel, Normand Ouellet, Fernand Fontaine, Grégoire McKenzie, Gitane Tremblay, Anne-Marie André. 80 minutes. Couleur. Prod. : Lucie Lambert pour Les films du tricycle. Dist. : K. Film Amérique.